

Recherches sociographiques



Normand SÉGUIN, *La conquête du sol au 19e siècle* ; Michel VERDON, *Anthropologie de la colonisation au Québec*

Jean-Jacques Simard

Volume 19, numéro 1, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055776ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055776ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Simard, J.-J. (1978). Compte rendu de [Normand SÉGUIN, *La conquête du sol au 19e siècle* ; Michel VERDON, *Anthropologie de la colonisation au Québec*]. *Recherches sociographiques*, 19(1), 135–140. <https://doi.org/10.7202/055776ar>

COMPTES RENDUS

Normand SÉGUIN, *La conquête du sol au 19^e siècle*, Québec, Boréal Express, 1977, 295p.

Michel VERDON, *Anthropologie de la colonisation au Québec. Le dilemme d'un village du Lac-Saint-Jean*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1973, 288p.

Quel dégât que cette identité québécoise ! Tenez : pourquoi ne pas simplement transplanter ici la société d'Ancien Régime, avec ses ordres aux nettes frontières chapeautant en tout confort un peuple religieusement laborieux ? Mais non, il a fallu copier les Américains avant même qu'ils n'existent, s'offrir des journaliers qui se lancent en affaires, des laboureurs préférant la forêt à la glèbe, de médiocres chrétiens, des seigneurs terriens portés à vivre en ville ; enfin, plutôt que de rester cultiver ses privilèges, notre noblesse de robe et d'épée embrassa les domestiques et ficha le camp devant les Anglais pourtant fort distingués.

À force d'avoir besoin du peuple, les élites canadiennes-françaises durent se résigner à nous dire « nés pour un petit pain » et à exalter une image populiste de l'identité nationale. Incurable malaise : encore aujourd'hui, nos artistes et nos écrivains vivent à Paris et New-York ou bien les boudent agressivement et secrètent un débat fielleux sur l'élitisme de la « culture savante ». Il n'y a plus guère que le peuple pour ne pas vouloir se contenter de la « culture populaire », les petits curés et les cultivateurs pour vendre le patrimoine. Tandis qu'en plein été les militants gauchistes se préparent des pieds de japonaises dans les saunas de leurs bottes de bûcheron, les professeurs d'école, accoudés à leur Volvo, reprennent le geste éternel d'Euchariste Moisan pour pétrir de leurs doigts étonnés les mottes de la terre où ils préparent leur seconde carrière d'éleveur de lapins ou de chèvres.

Je vous dis qu'il y a un précédent. Depuis les tout débuts de la colonie un héros blanc et un héros noir se sont battus dans la conscience populaire. Notre ami Christian Morissonneau est de ceux qui ont mis le doigt sur cette dialectique : il parle d'une opposition entre le nomade et le sédentaire, entre l'homme de la forêt et l'homme de la terre (voir l'article ci-dessus). On pourrait évoquer Louis Hébert, le laboureur mystique et besogneux, contre Pierre Radisson, le coureur des bois vaguement délinquant ; ou, chez Claude-Henri Grignon, Basile Fourchu, prolifique défricheur, contre Alexis Labranche, l'exilé qui choisit ses amis chez les sauvages. Le premier est rangé, enraciné, installé — comme les aime M. Ryan et les élites depuis l'intendant Talon, qui ont compris qu'en se « plaçant » dans l'espace institutionnalisé, les hommes se situent en même temps dans un ordre social, à portée de l'État. Le second est géographiquement et socio-économiquement mobile, ne tient pas en place, est de tous les métiers, aime la dépense.

Le laboureur deviendra l'*habitant* de la fin du dix-neuvième, le *cultivateur* du vingtième, l'*exploitant agricole* de l'époque contemporaine. L'idéalisation qu'on en fait s'appuie sur une nostalgie de la société pré-capitaliste : aussi émaille-t-elle surtout le discours des notables ; aussi

dépérit-elle dès la réconciliation de la nouvelle bourgeoisie québécoise avec le capitalisme industriel avancé. L'occupation de coureur des bois incarne la première la « mobilité des facteurs de production » propre au capitalisme : son exercice dépend d'ailleurs des *Compagnies* et intègre les « canayens » au système agro-pelletier, comme le métier de *colon* au système agro-forestier ; au colon du dix-neuvième succèdent le *bûcheron* et le *travailleur de la construction* à mesure qu'on approche des années 60. Pour le peuple rural, ces balises jalonnent l'accès à un meilleur standard de vie en même temps qu'une façon d'échapper à la lourdeur de la folk-société et aux prêchi-prêchas des curés. Tout en disant « maudit colon », tout en traitant le coureur des bois de « sauvage », tout en refusant ses filles au prétendant qui « sacre comme un bûcheron », on les envie. Être mobile, c'est saboter l'ordre établi.

Nos pasteurs n'aiment pas ça. Tel le père Charlevoix qui écrit dans son *Histoire et description générale de la Nouvelle-France* : « La légèreté, l'aversion du travail assidu et réglé et l'esprit d'indépendance [...] Ce sont les défauts qu'on reproche le plus, et avec le plus de fondement, aux Français canadiens. C'est aussi ceux des Sauvages. On dirait que l'air qu'on respire dans ce vaste continent y contribue. » (Cité par MORISSONNEAU, *La terre promise*, sous presse, p. 96.)

Cet air-là fait aussi problème au redoutable Bruno-Élisée Leclerc, pendant près de vingt ans curé de Notre-Dame d'Hébertville au Lac-Saint-Jean. D'après *La conquête du sol au 19^e siècle*, que signe Normand Séguin au Boréal Express, le curé Leclerc se bousculait pour avoir droit au titre alors inconnu d'authentique cléricalo-petit-bourgeois. Imaginez qu'il en coûtait plus cher aux citoyens pour maintenir le curé et la fabrique que pour administrer la municipalité et l'organisation scolaire» (p. 190), que cet homme de robe actionna son propre frère pour recouvrer de l'argent prêté, qu'il profitait des faillites de ses colons pour s'emparer de leurs terres, et qu'il fit venir les sœurs et les frères au village parce que l'école existante était tenue « par une personne du sexe ». Luttant sans relâche contre l'alcool, les veillées de danse et les *chantiers* où régnaient « sacres, vices et obscénités », il profita du premier janvier 1882 pour illustrer d'un mot d'ordre les enseignements de la Circoncision : « Vie du Haut et mort du Bas » (p. 203).

Difficile consigne, avouons, dans l'ordre individuel, la formule ne résume-t-elle pas aussi le programme que les notables de la fin du dix-neuvième siècle assignaient à la société canadienne-française tout entière : hypertrophie de la « superstructure » politique et religieuse, mépris de l'« infrastructure » économique ? Gageons que l'abbé B.-E. n'avait pas lu Marx. (Ni le *Montreal Herald* qui, neuf mois après le sermon du curé, en 1883, trouvait les ouvriers canadiens-français « very quick, docile and excellent operatives ». Autre lieu, autres mœurs. Voir : Jean HAMELIN et Yves ROBY, *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, Montréal, Fides, 1971, p. 285.) Normand Séguin, de l'Université du Québec, l'a fait. Prenant pour contexte théorique les thèses d'André Gunderfrank et de Samir Amin sur le « développement inégal », il illustre de données nouvelles les classiques observations de Blanchard sur la colonisation, confirmées ces dernières années par Jean Hamelin et Yves Roby. Sous un titre prétentieux qui se justifie dans la mesure où le modèle n'est pas unique, il s'applique à « démontrer que la colonisation au Saguenay s'explique fondamentalement par les relations de dépendance qui tiennent une agriculture de subsistance à la remorque des activités forestières » proprement capitalistes (p. 23).

L'œuvre de Séguin peut être critiquée : ici et là, et au début plus que de raison, pointe l'oreille des petits monstres à la mode dans l'académie marxisante. Les oukases théoriques s'engendrant l'un l'autre pour exorciser la critique par la simple cohérence de leur rhétorique de bronze, tel un groupe de nonnes apeurées se tenant par la main pour décourager le violeur. Et puis, les incantations du genre « le monde rural saguenayen du XIX^e était dominé par une double alliance clérico-petite-bourgeoisie, et clérico-capitaliste (sic !) dont les ramifications remontaient jusqu'au centre du satellite ». Ailleurs, les petits jugements de valeurs technocratiques qui trahissent l'incomplète intégration d'une formation fonctionnaliste et d'un vernis marxiste encore humide : « anti-agraire et anti-urbaine, la dynamique spatiale conduisait à une structuration

dysfonctionnelle de l'espace» (p. 56). (Dysfonctionnelle par rapport à quoi? Le rendement maximum des facteurs de production?)

Enfin, cette manie pharisaïque de revenir du vingtième siècle pour s'étonner des misères des sauvages du dix-neuvième. «Le cycle forestier pré-industriel, lit-on, sous l'empire de l'économie agro-forestière, imposait à l'agriculture une marche forcée au mépris de facteurs endogènes du sol» (p. 51). *Imposait*? Je ne sais pas trop ce que c'est que «l'agriculture», mais je sais ce que c'est qu'un agriculteur. Séguin veut-il dire que sans les agissements du Capital forestier, les colons québécois du dix-neuvième se fussent guidés à partir des critères pédologiques de la rentabilité agricole? Il se trompe d'agronomes. Poursuivrait-il le même raisonnement à propos des immigrants du dix-septième siècle, auxquels l'économie agro-pelletière «imposait», donc contre leur volonté, la course des bois au «mépris» des intérêts des Seigneurs, coïncidant par hasard avec les «facteurs endogènes du sol»?

Oui, oui, je sais: il y a les leurres idéologiques qui font que le peuple est subjectivement heureux d'être objectivement malheureux. Comme «toutes ces stupidités primitives» dont parlait Engels à propos de la pensée mythique. Nous avons ici un auteur qui ferait bien de ne pas s'étonner du fait que l'intérêt économique n'a pas toujours motivé la conduite du bon peuple et de se réconcilier plutôt avec l'idée profondément marxiste que les structures fondamentales, symboliques et matérielles, de la société ne relèvent pas de la conscience: ni de celle du peuple (où cela semble toujours clair aux intellectuels), ni de celle des classes dominantes (où les mêmes semblent toujours trouver une démoniaque lucidité). J'en ai assez, pour ma part, de ces «masses» constamment manipulées dont on nous corne les oreilles; assez, aussi, de cette «population irrationnelle» dont les technocrates progressistes mesurent sans cesse les «besoins». L'histoire se crée dans la praxis. Et elle n'a pas cessé de se faire et de changer nos sociétés depuis que les savants de gauche et de droite ont décidé que la plèbe s'égarait constamment du droit chemin, tandis que les politiciens et les patrons, auxquels ils ouvraient la voie en bons idéologues, pouvaient tout à loisir définir notre bonheur de «masses» ou de «population».

Après le pot, les fleurs: mystères de la dialectique. Normand Séguin est un historien de bon cru: il fouine, creuse, compile, fait ses classes. Et malgré des manies que le critique remarque parce qu'elles ne sont pas les mêmes que les siennes, l'auteur nous intéresse du début à la fin de son livre. Contrairement à Fernand Ouellet (qui s'y connaît beaucoup mieux que moi), je trouve que Séguin soutient de façon convaincante l'essentiel de sa thèse.

Son œuvre se divise en trois parties. «Le XIX^e siècle saguenayen» examine la structure de production dans la région, regarde comment se fait l'occupation de l'espace, met en évidence la dépendance du milieu régional à l'égard de Québec et explique bien la notion de «système agro-forestier». Pour étudier l'«occupation du sol dans la plaine d'Hébertville», l'historien décrit les mécanismes souvent iniques de la concession des terres et l'œuvre des sociétés de colonisation, parfois instruments de spéculation de la petite bourgeoisie extra-régionale plutôt que parangons d'efficacité messianique comme a voulu le laisser entendre une historiographie maintenant révolue. Enfin, par des démonstrations démographiques qui savent recréer l'évolution de l'agriculture, Séguin évoque la «Nouvelle communauté» hébertvillienne. La place singulière de la paroisse, du rang, de la famille dans le mode local de production débouchera ensuite sur ce qu'il faut bien appeler, dans une perspective matérialiste, une excellente décortication empirique du pouvoir clérical et du pouvoir des notables dans un village québécois à la fin du siècle dernier. Séguin voulait saisir la dynamique du mouvement de colonisation et évaluer concrètement le rôle joué par ses différents agents: l'État, le clergé, les sociétés de colonisation et les colons eux-mêmes (p. 23). Sauf pour ces derniers, son étude y parvient. Il démontre aussi que le «système agro-forestier» sait utiliser les aspirations à la mobilité chez les colons, réduire au minimum le temps consacré à l'exploitation agricole, alors que se conjuguent l'incurie de l'État et la mesquinerie profiteuse des notables pour écraser le colon. En ce sens, c'est évident: en dernière analyse, ce sont les compagnies forestières qui profiteront le plus de la conquête du sol au dix-

neuvième, décourageront l'émergence d'un marché local et camperont de la sorte le modèle de «développement du sous-développement» que viendront renforcer au vingtième siècle, dans toutes les régions périphériques, les monopoles américains de l'industrie primaire.

Pour évaluer les conséquences contemporaines du système agro-forestier, on pourra s'offrir *Anthropologie de la colonisation. Le dilemme d'un village du Lac-Saint-Jean* de Michel Verdon, publié en 1973 aux Presses de l'Université de Montréal, et qui n'avait pas encore fait l'objet d'une recension en ces pages. Rappelons-nous : à l'époque, Marcel Rioux (qui signe la préface) passait pour un marxiste chez les non-initiés, parce qu'il s'obstinait à parler de classes sociales. Verdon n'ose pas sabrer ouvertement dans le mythe de la colonisation salvatrice et se voit obligé d'écrire, pour réconcilier l'histoire avec ce qu'il observait (à la fin des années soixante, sans doute), que « le défrichement et la ferveur agricole s'atténuèrent rapidement avec la naissance de l'industrie forestière » (p. 15), ce que l'étude de Normand Séguin éclaire à juste titre d'une toute autre lumière.

Il faut dès à présent parler, en ce cas encore, des manies professionnelles de l'anthropologue Verdon, car il serait fourbe de laisser notre lecteur sur un sourire à l'endroit d'un ouvrage par ailleurs fort valable. (Pourquoi les éditeurs ne se donnent-ils pas la peine de purger les thèses universitaires qu'ils publient de leur académisme un peu juvénile ?) Par définition, l'ethnologue passe la journée avec ses « informateurs » et le soir avec ses fiches. Il observe, ne se laisse pas prendre, objective. Il nous parle d'un *objet*, ici baptisé village de « Dequen », alors que n'importe qui verra bien, en comparant les cartes, qu'il s'agit de Saint-André-de-l'Épouvante, situé à quelques milles de l'endroit où la Métabetchouan sort du Parc des Laurentides pour se jeter dans le Lac-Saint-Jean. À force de vouloir faire « ethnique » et d'écrire pour les Martiens de la communauté scientifique, Verdon finit par nous faire oublier que nous sommes dans un village québécois contemporain. À le croire, personne n'écoute la radio, ne regarde la télévision, ne lit de livres ou de quotidiens, ne fait jouer des disques, ne pense à la bombe atomique, ne sait ce qu'est un lave-vaisselle automatique, etc. Si, quand même ; il mentionne les « programmes de télévision » page 75. Aussi se surprendra-t-on de voir notre auteur marquer le saut d'un règne économique à l'autre en opposant « l'énergie motrice » (?) à « l'énergie électronique » alors qu'on voit à peine passer un électron dans son texte. Pendant ce temps, dans un autre quartier du village... « Lorsque [les filles] se mêlent à un groupe de garçons, elles sont avant tout l'objet de plaisanteries sexuelles, crues et fréquentes. Puis, on exerce à leur égard une certaine forme de brutalité : pincement de fesses, des cuisses, tapes sur les fesses, rixes feintes, etc. On se plaît à les terroriser, par amusement. Jeux ambigus qui traduisent à la fois une approche sexuelle et une certaine impuissance à la réaliser » (p. 81). Il existe, heureusement, des exutoires communautaires : « Même la pratique de la masturbation est quelquefois collective, (entre groupes très restreints) » (p. 82). La messe « se déroule dans un espace spécial, un temple appelé église » (p. 179) où, à n'en pas douter, se célèbrent « les mariages entre affinaux, que nous qualifierons simplement de « mariages affinaux » (p. 99). Les gourganes ne sont pas une « espèce de grosse fève soja particulière à la région » mais des fèves des marais, appelées simplement « fèves » par les nombreux Saint-Ongeais qui se sont installés dans Charlevoix avant que leurs descendants n'émigrent au Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Les pistes pouvant conduire l'anthropologue au domaine de la chasse ont été effacées de petites menteries par les informateurs, non pas, comme on a voulu lui laisser croire, que les terrains de chasse fassent l'objet d'une jalouse et secrète appropriation léguée de père en fils, mais parce que le village de Saint-André abrite quelques familles des plus grands braconniers du Lac. Devant Verdon, les loups ont fait patte blanche et l'ont ému : pensez donc, le permis de chasse à l'original coûterait \$100 « ce qui élimine une bonne partie des villageois », mais non tous les citoyens québécois qui se contentent de payer le prix véritable de \$13. « On chasse l'original à l'automne, à la carabine seulement et on imite le cri de la femelle pour faire approcher le mâle » (p. 58) et jamais, croix de bois croix de fer, jamais l'hiver, en skidoo, au fusil ou autrement, ce

qui déplairait à monsieur le garde-chasse. Un peu plus et les gaillards de Saint-André demandaient au « jeune » de bien « marquer » dans son livre que le cœur leur levait à l'idée d'aller chasser dans le Parc! Enfin, comment s'étonner d'entendre « peu parler [...] de caribous, chevreuils et autres cervidés » (p. 58) puisqu'aux environs du village ils ne sont guère plus nombreux que les éléphants.

Cela dit, la même démarche d'objectivation produit de très fécondes analyses. Il faut lire les pages lucides que Verdon consacre aux rôles des femmes et des hommes et au projet de ces pratiques dans les cultes religieux très singuliers à Saint-Joseph et à la Vierge Marie. Sous un catholicisme mal nommé, il existe une religion québécoise porteuse d'une identité indélabile. Ce livre nous rappelle quelle passionnante et essentielle discipline est l'anthropologie. Par exemple : sous le régime agro-forestier, le groupe familial résidentiel risque d'être constamment déraciné ; Verdon découvre un mécanisme singulier d'intégration symbolique de cette contradiction : en appelant « son oncle » et « sa tante » les frères et les sœurs des *grands-parents* aussi bien que ceux des parents, les Québécois ont ramené la mémoire de la famille-souche à la génération des seuls *grands-parents*, souvent vivants et dont ce dispositif efface, pour ainsi dire, la nécessité d'invoquer les ancêtres. « La famille-souche est un compromis entre la sédentarité et la migration, le conflit majeur de la société [...] canadienne-française » (p. 100).

Revoici Louis Hébert et Radisson. Selon Michel Verdon, cette dialectique aurait passé par trois phases depuis le dix-neuvième siècle. La première aurait été celle de « l'autosubsistance » et correspond au système agro-forestier de Séguin ou Hamelin. Les forces productives font surtout appel à l'énergie animale (hommes ou chevaux), les rapports de production dans le village se fondent sur le patrimoine ou le salariat forestier, et la réciprocité des échanges soude les bûcherons et les cultivateurs. Le curé de Saint-André, moins profiteuse que son collègue d'Hébertville, loue les terres de la fabrique à des cultivateurs qui lui rendent la moitié des produits qu'ils en tirent. Il peut aussi compter sur la corvée. Après la guerre, l'automobile, le camion et l'élévation du panier de la consommation amorcent la seconde phase, dite ici de « commercialisation ». Verdon ne pourrait trop souligner l'impact matériel et symbolique de l'auto chez les canadiens-français : « L'automobile est le gage du statut, elle marque le passage de l'adolescence à l'état adulte ; signe de l'indépendance économique, elle est l'indice et la source du prestige [...] cette "automobilité" est très symptomatique d'une volonté de rejoindre l'extérieur, d'abattre les murs de la distance qui apparaissent comme un obstacle majeur au développement » (p. 205).

L'auto débatit le temps, aplanit l'espace : les coureurs de rangs vont remplacer ceux des bois. Elle fait éclater, dit l'auteur, « la symbiose économique qui existait entre agriculteurs et travailleurs forestiers » (p. 204). Non seulement elle accroît la mobilité individuelle, mais elle permet aussi — par le camion — le bûchage d'été. Elle arrache le forestier à la terre, lui ouvre le marché extérieur et, à cause d'elle, les fils de bûcherons conquis aux valeurs urbaines se coupent de la famille-souche. Les cultivateurs, eux, subissent la compétition du marché élargi et voient baisser le prix de leurs produits. Le tracteur mange des dollars : il faudra produire en vue du numéraire au lieu de la consommation, hypothéquer la terre, acheter des engrais chimiques, donner aux vaches les meilleures nourritures et vendre le lait. Le curé devient un salarié, il vend ses terres pour l'érection d'un couvent. En somme, l'énergie mécanique abat le patrimoine familial ou collectif pour en faire des entreprises, et substitue les rapports marchands à la réciprocité d'autrefois.

Saint-André se fend. Une scission politique sépare la municipalité des rangs et celle du village. Ouvriers forestiers ou de la construction et cultivateurs appartiennent désormais à des univers différents. La rupture de la communauté, par acculturation capitaliste, a un prix : l'aliénation. Les terriens se font la guerre entre eux par mesquineries politiques interposées. Au village, les pieds-fous, cachés derrière les vieilles carcasses d'autos qui encombrant leur cour, s'écrivent des lettres anonymes et se jettent des sorts. « L'agressivité chez les journaliers est telle

qu'il existe des cas notoires d'hystériques et de familles d'hystériques qui, lorsqu'ils étaient ivres, pouvaient tout casser, battre n'importe qui» (p. 74).

C'est très courant : l'anthropologue a peur de « ses » sauvages et exagère. Mais le syndrome reste significatif. Chez les Cris colonisés de la Baie de James, les infirmières soignent un nombre anormal de maladies d'origine hystérique et tout le monde connaît les excès de boisson associés aux réserves indiennes. Preuve de plus que « la production et la reproduction de la vie réelle », censées être déterminantes en dernière analyse dans l'Histoire, impliquent la production d'identité culturelle : on peut être malade par aliénation du procès social d'appropriation symbolique du monde autant qu'on laisse sa santé dans celui de l'exploitation matérielle du travail.

Verdon parle d'une troisième phase, dite de « régionalisation » de l'économie politique locale. Superfétatoire nuance. En fait, avec les années soixante, la « rationalisation » capitaliste de Saint-André s'accomplit tout à fait : la fromagerie, la scierie, les écoles de rang, l'école secondaire ferment. On parle de faire de la paroisse une mission d'un clocher plus important.

« La région du Lac-Saint-Jean s'était toujours définie en fonction de la colonisation. Même les centres urbains n'existaient que pour desservir les villages. Désormais, ils seront les pôles du développement » (p. 211). Non quand même ; Séguin nous a montré comment les régions de colonisation étaient dès le début des succursales d'un centre métropolitain. Mais on aura compris que le « développement du sous-développement » atteint ici son terme. Le nomade et le sédentaire du Québec mal-capitaliste ont été finalement repoussés aux marges de l'histoire. Voici maintenant venir les prolétaires.

Morts Louis Hébert et Pierre Radisson ; morts François Paradis, Alexis Labranche, Bill Wabo, Basile Fourchu. Morts sous les dépouilles rouillées de leurs vieux chars, tandis que leurs fantômes hantent les décors de théâtre du Vieux Montréal et de la Place Royale.

Jean-Jacques SIMARD

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Jean-Charles FALARDEAU, *Étienne Parent, 1802-1874. Biographie, textes et bibliographie présentés par Jean-Charles Falardeau*, Montréal, Les Éditions La Presse, 1975, 344p.

Le centenaire de la mort d'Étienne Parent semble n'avoir été qu'un prétexte à la publication de cet *Étienne Parent* par Jean-Charles Falardeau. L'ouvrage est moins une œuvre de circonstance que la continuation d'une réflexion amorcée dans les années 1960, et depuis lors toujours reprise, sur le cheminement des sciences sociales au Québec et, du même coup, sur le devenir du peuple canadien-français. Faut-il voir dans ce retour aux sources le signe que l'Auteur projette de reprendre un jour son *Essor des sciences sociales au Canada français* qui était, en 1964, l'épure féconde d'un projet de plus grande envergure ? Qui mieux que lui pourrait le faire !

Le sous-titre résume la facture de l'œuvre. Celle-ci s'ouvre sur une biographie d'Étienne Parent, dont l'essentiel avait déjà été publié dans le *Dictionnaire biographique du Canada*. En une vingtaine de pages — c'est la marque des gens de métier de dire beaucoup en peu de mots —, l'auteur évoque tour à tour la personnalité, la carrière, les idées et les combats de ce journaliste devenu fonctionnaire, député et conférencier, et le situe en son temps en élucidant ce qu'il devait à son milieu et ce qu'il lui apporta. Pour Falardeau, « l'originalité de Parent est d'avoir, le premier, pris conscience de toutes les réalités importantes de la nation canadienne-française et d'en avoir explicité la définition en un corps de doctrine cohérent » (28). Point de chemin de Damas, mais lent cheminement d'une pensée qui se déploie, s'explique et s'affirme au cours du temps.